

La guerre entre les généraux anglais.

Presses Associées.

Londres, 13 janvier—Le temps est passé où les populations de la Grande-Bretagne gardaient le silence sur les abus et les malversations dont était le théâtre le département de la guerre.

On raconte de déplorables histoires sur les jalousies qui divisent les chefs de l'armée. Ce qui se disait auparavant à demi-voix dans le secret du cabinet et dans les clubs, est maintenant livré à l'impression, non pas dans des journaux peu respectables, mais dans des feuilles qui, y a un mois à peine, eussent dénoncé ces révélations comme une sorte de trahison.

On sait maintenant que le général Buller méprise le général lord Roberts et hait le général Kitchener; que lord Wolseley, qui commande l'armée en chef, partage les sentiments du général Buller, et que lord Wolseley est en très mauvais termes avec le secrétaire d'état de la guerre, lord Lansdowne.

Cette inimitié est arrivée à un degré tel, que lord Wolseley a écrit à lady Buller qu'il ne savait rien de l'élevation de lord Roberts au commandement des troupes dans le Sud de l'Afrique, et qu'il désapprouvait cette mesure.

Un milieu des obstacles qu'offrent les Boers et de la résistance qu'ils opposent à l'armée anglaise, toutes les querelles entre les commandants arrêtent la marche des opérations.

Un journal, généralement bien informé sur ces matières, déclare que le général Buller veut abandonner en Angleterre, et deviendra une source d'embarras pour le gouvernement. Tout cela peut être exagéré, mais on admet partout que Buller n'épargne rien pour se rendre le plus désagréable possible à lord Roberts.

Comme si ce n'était pas assez de tout cela, voici ce que l'on raconte tout haut et partout, que lord Methuen est devenu fou, que sa mère est morte aliénée et ce qui effrayait le plus sa femme, c'est qu'il était comme sa mère aliénée.

Cette semaine, un officier supérieur de cavalerie, qui est revenu du Sud de l'Afrique, se plaignait de l'inconcevable conduite de Methuen. Celui-ci aurait dans un des premiers engagements commandé de marcher en avant au colonel qui aurait répondu en disant que les hommes et les chevaux étaient incapables d'aller plus loin; sur quoi, lord Methuen aurait répliqué: «Soit, allez à tous les diables.»

L'officier à qui cette réponse a été faite est revenu au pays pour demander que l'affaire fut jugée en cour martiale. Mais il est probable qu'il n'en sera rien. On a donné à l'officier en question un autre commandement.

Les généraux White, Gatacre, Clary et French sont également divisés et la confusion la plus grande règne dans le haut état-major.

Comment tout cela finira-t-il, s'il ne se produit pas un changement dans la situation personne ne peut le dire.

La démission de lord Wolseley ne surprendrait aucun de ceux qui savent ce qui se passe dans les bureaux de la guerre.

Une grande victoire pourrait peut-être rétablir la paix et apaiser les mécontentements en attendant la réunion du parlement. Mais s'il n'arrive rien de pareil, il faut s'attendre à quelques troubles désastreux pour le gouvernement. Le bruit de toutes ces querelles, de tous ces désordres n'a pas encore pénétré dans les classes inférieures comme dans les classes élevées et parmi les hommes intelligents.

Mais ce n'est pas seulement l'insubordination qui provoque les mécontentements. Plusieurs des citoyens les plus influents de l'Angleterre, dont quelques-uns sont presque aussi intéressés que le gouvernement dans l'avenir du Sud de l'Afrique, ont demandé des réformes dans la façon de conduire la guerre, sans se mêler le moins du monde des affaires purement militaires. Ils ont offert, par exemple, d'acheter des chevaux pour le Cap; ils ont voulu améliorer les moyens de transport; ils ont demandé que l'on poussât vigoureusement la campagne; ils ont donné des renseignements sur les meilleures routes à suivre pour arriver le plus promptement au but poursuivi; ils ont appuyé leurs demandes de dépositions d'experts qui avaient été sur les lieux et qu'ils avaient fait venir du Cap à grands frais.

Un représentant de la Presse Associée apprend qu'un corps d'hommes occupant des situations dans le civil, le militaire ou en dehors des positions officielles sont allés trouver le major-général Ardgah, directeur du Bureau des renseignements du département de la guerre, juste une semaine avant les désastres qu'a éprouvés l'armée anglaise; ces hommes ont prié le général Ardgah d'accepter certaines offres et ont essayé de lui faire comprendre qu'il n'estimait pas à leur juste valeur les forces de l'ennemi.

Le général les a écoutés; puis il a répondu: «Je vous remercie, messieurs; mais vous avez tort; nous les dépassons partout en nombre; nous les tenons.»

Et en parlant ainsi, le général se frottait les mains. Malgré cette réception qui n'était pas encourageante, ces hommes ont renouvelé leurs offres. Actuellement, le Bureau de la guerre semble avoir compris tout ce qu'il y a de sérieux dans la situation, et est disposé à adopter un des projets les plus judicieux que l'on ait jamais imaginés, mais que la Presse Associée ne peut dévoiler.

Tout cela se passera en dehors du Bureau de la guerre, en vue d'atteindre le but poursuivi par l'Angleterre.

Engagement près de Rensburg. Presses Associées.

Rensburg, Colonie du Cap, 13 janvier—Des forces nombreuses anglaises se sont avancées ce matin sous le couvert d'un feu vif d'artillerie et ont campé à Slingersfontein, sur le flanc droit des Boers.

Les patrouilles ennemies se sont repliées, mais un corps de Boers a subéquentement tenté de s'emparer d'une position menaçant les communications entre le camp et Rensburg.

Par une charge brillante les Néo-Zélandais ont fait échouer cette tentative. Ils sont arrivés les premiers sur la position et ont tiré sur l'ennemi, qui s'est retiré dans la direction de Colesberg.

Attachement au patron.

Le jeune homme qui se laisse ouvrir une veine et prendre du sang afin de sauver la vie de son patron, a donné un exemple remarquable d'héroïsme. L'incident démontre ce que l'on peut obtenir d'un sang riche, aussitôt que le sang pur fut introduit dans les veines du malade abattu. Il reprit ses forces. «Le sang est la vie.» C'est par l'estomac seul que l'on arrive à avoir un sang riche. Si l'estomac demande à être traité, employez le Hostettler Stomach Bitter. Ce médicament merveilleux accélère la digestion, donne un sang riche et rouge et fortifie le système, et ceci assure naturellement une bonne santé.

NOUS DEMENAGEONS C'est pour qu'on! 715 RUE DU CANAL. PIANOS GRUNEWALD Le magasin de Musique du Sud.

Settlement \$5.00 ENVOYEZ-NOUS \$3.00 comme garantie... SEARS, ROEBUCK & CO., Chicago

MAGASIN DU BON MARCHÉ, 318 RUE ROYALE, F. ADRIEN BRUNET, HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER.

IMPORTANT POUR LES ACHETEURS DU NOUVEL AN Tout mon Stock d'Articles en Argent des plus nouveaux sera offert aux prix d'achat.

A. M. HILL, BIJOUTIER, 631 et 635 rue du Canal.

La Révolution dans les Antilles. Presses Associées. New York, 13 janvier—Une dépêche de Fort Espagnol, au Herald, dit que deux jours après que l'on eut annoncé que la révolution était écrasée, le général Hernandez a battu à plate couture les troupes du gouvernement, à El Naipo.

FRANTZ BROS & CIE, 129 RUE BOURBON, près Canal.

BUANDERIE AMERICAINE. Téléphones Cumberland et People 346. BUREAU: No 516 RUE DU CAMP. BUANDERIE: 530-532 RUE JULIE.

MADAME J. DEJAN, 1301 A 1307 RUE DAUPHINE, COIN QUARTIER. LES MEUBLES LES PLUS BEAUX EN VILLE ET LES MEILLEURS MARCHÉ.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.

D. MERCIER'S SONS Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

COMPAGNIE D'ASSURANCES LIVERPOOL & LONDON & GLOBE. Plus de \$70,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.

SUCCURSALE DE LA COMPAGNIE D'ASSURANCES DU SUN MUTUAL DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

HOTEL D'ORLEANS, 529 RUE DE CHARTRES, NOUVELLE-ORLEANS, LA.

MADAME J. DEJAN, 1301 A 1307 RUE DAUPHINE, COIN QUARTIER. LES MEUBLES LES PLUS BEAUX EN VILLE ET LES MEILLEURS MARCHÉ.

Feuilleton DE: L'Abelle de la N. O. LE LYS D'OR PAR LOUIS LETANG. DEUXIEME PARTIE. LES EXPLOITS D'ANDRES III LE MENAGE D'ANDRES. (Suite.)

nal s'éveille en moi et me force à frapper... Tu aurais pitié, maintenant, n'est-ce pas, chérie, et tu m'épargneras ces coups de folie qui nous brisent tous deux ?

que le couteau ne disparût tout entier dans sa chair. Elle le voyait encore à deux doigts de sa gorge, pointu, couleur du sang, et elle frissonnait longuement, trouvant à cette vision de mort une sorte d'aère et pervers volupté.

lui présentant. Elle eut un recul craintif lorsqu'elle vit briller la lame, puis se décida à s'en saisir. C'était un poignard solide, à forte garde, de forme quadrangulaire à la base, très pointu, bien en main, d'acier à l'épreuve.

s'est laissé mourir et qui n'a pas le temps de nous déshériter, par il ne nous aimait guère; des rivalités de famille. Toujours est-il que ma sœur la baronne de Luckner, est partie en toute hâte pour le Midi où sont les propriétés de l'oncle défunt et qu'elle m'a écrit ce soir une lettre triomphante.

de mettre dans les petites mains que je tiens là... —Oh! mon ami!... —Dis donc, tu dois mourir de faim depuis le temps que nous sommes là à dire des bêtises. Si on recommençait à dîner gentiment ? Moi je n'ai touché à rien tellement j'étais agacée et je me suis endormie sur le toit... —Puis dame! les émotions, ce que ça creuse!

—Mon petit Paul!... —Ma chère Désirée!... —Dis donc, tu dois mourir de faim depuis le temps que nous sommes là à dire des bêtises. Si on recommençait à dîner gentiment ? Moi je n'ai touché à rien tellement j'étais agacée et je me suis endormie sur le toit... —Puis dame! les émotions, ce que ça creuse!